

1/ Sur France Culture :

[LA COMPAGNIE DES AUTEURS](#) , semaine Albert Cohen

Lundi 29 octobre : *La conscience d'être juif*

Avec : Maxime Decout, maître de conférences en littérature française des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles à l'Université Lille 3 - Charles de Gaulle, auteur notamment de Albert Cohen : les fictions de la judéité (Classiques Garnier)

Et la chronique de Tiphaine Samoyaut, co-directrice de la revue « En attendant Nadeau »

Mardi 30 octobre : *Un créateur décomplexé*

Avec : Philippe Zard, maître de conférences de littérature comparée à l'Université de Paris Ouest-Nanterre, responsable de l'édition de *Solal et les Solal*

(Quarto, Gallimard)

Et la chronique d'Etienne de Montety, directeur du *Figaro Littéraire*

Mercredi 31 octobre : *Belle du Seigneur*

Avec : Alain Schaffner, professeur de littérature française du XX^e siècle à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3
Et la chronique d'Alexis Brocas, du Nouveau Magazine littéraire

Jeudi 1er novembre : *Albert Cohen et l'autobiographie*

Avec : Anne-Marie Jaton, Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Pise, auteure notamment de *Albert*

Cohen, Le mariage miraculeux des contraires
(Presses polytechniques et universitaires romandes)
Et la chronique d'Eric Marty, écrivain et essayiste

[PERSONNAGES EN PERSONNE](#) : Adrien Deume ou l'Enfant cocu

2/ Dans *LE FIGARO*, 24 octobre 2018

« Belle du Seigneur » : chef-d'œuvre ou fausse valeur ?

DOSSIER Publié en 1968, le roman culte d'Albert Cohen fête ses 50 ans. Est-il à la hauteur de sa réputation ? Dix écrivains répondent.

C'ÉTAIT un jour d'hiver de 1979. Pascal Bruckner et son ami sépharade Maurice Partouche étaient partis à l'aube pour Genève. Deux copains remplis d'espoir à la perspective de rencontrer Albert Cohen (1). Le retour à Paris le soir même par le dernier train fut plus mitigé. « Je m'attendais à trouver un homme flamboyant, un grand seigneur, j'ai rencontré un vieux monsieur ordinaire, faillible et fatigué, très conventionnel, très vieille France, très anti-féministe, décrétant, entre autres choses, les femmes moins intelligentes que les hommes et, les femmes juives, les meilleures épouses parce qu'elles finissent par devenir nos mères... » Certes, en 1980, l'auteur de *Belle du Seigneur* était sous l'emprise des psychotropes pour une grave dépression et « délirait un peu », explique pudiquement Philippe Zard, directeur du remarquable *Solal et les Solal* qui paraît en « Quarto » Gallimard (voir ci-contre). Mais Pascal Bruckner reconnaît que cette rencontre genevoise a -signé « la perte de crédit et sapé la confiance » qu'il avait placée en -Albert Cohen. Il reconnaît aussi qu'il s'est sans doute fait avoir, si l'on peut dire. Fin 1979, Albert -Cohen a 85 ans. C'est un écrivain d'un autre siècle qui vit replié sur son âge et sa solitude dans son -appartement, au neuvième étage du 17 rue Krieg, dans la banlieue de Genève, en compagnie de sa dernière épouse, Bella. S'il a été propulsé au rang de « vedette » auprès du grand public, après l'émission spéciale d'« Apostrophes » que lui a consacrée Bernard Pivot le 23 décembre 1977, s'il bénéficie de l'admiration sans réserve de François Mitterrand qui œuvre pour qu'il reçoive le prix Nobel, Albert -Cohen est un homme sans illusions. Ni sur l'amour, ni sur la -politique, ni sur le jeu social. -Bruckner avait trente-deux ans, son *Nouveau désordre amoureux* sorti en 1977, il travaillait à *Lunes de fiel*. Un jeune

homme « plongé dans son époque » et « la sottise » de son idéalisme. « La jeunesse est l'âge de l'absolu. J'ai jugé Cohen avec les yeux de l'absolu qu'il avait lui-même mis en pièces dans son roman. »

Car oui, Belle du Seigneur, « cathédrale » de Cohen est LE livre des paradoxes. Roman de l'amour total, il est avant tout le procès de la mythologie amoureuse. Empreint d'un discours misogyne et de la figure machiste de Solal, il est contrebalancé par une rare libération de la parole féminine incarnée par le long monologue d'Ariane dans son bain.

Roman « baroque » à une époque où l'écriture « blanche » régnait en maître sur les lettres françaises, « sa phrase est torrentielle, imagée, colorée, musicale, somptueuse, hilarante, incongrue, inouïe, singulière - à vrai dire -unique », s'émeut Laurence Cossé. Un style qui « ne ressemble à rien de ce qui se publiait à l'époque. Ni aux romans de facture classique tels ceux de Jean d'Ormesson, ni à l'avant-garde des Butor ou Robbe-Grillet », reconnaît Philippe Zard. Un roman « rusé, sincère, fouetté, empoisonné et succulent, qui pourrait être brésilien ou cubain », -s'enthousiasme Charles Dantzig, admiratif du souffle « irraisonnable » de Cohen à mille lieues du « jardinage régulier, sage et souvent étriqué de notre littérature moyenne », un texte bourré d'adjectifs dans un temps où, « par un préjugé répété depuis Clemenceau, ils sont à chasser ».

Mais Belle du Seigneur est aussi un livre dont le décor, les préoccupations et le cadre n'ont rien à voir avec l'époque de sa parution. Comment pourrait-il en être autrement ? L'œuvre, commencée dans « le vent mauvais qui soufflait sur l'Europe des années 30 », dit Philippe Zard, est publiée trente ans plus tard, « au moment où l'esprit de Mai 68 se diffusait dans la société française et la bouleversait en profondeur », se souvient Laurence Cossé. Amusée par ce « chassé-croisé », l'auteur de La Grande Arche se souvient de Belle du Seigneur, -« découvert avec tout le monde à la fin des années soixante-dix -comme le plus contraire aux dogmes soixante-huitards ». Étrange destinée en effet.

Rédigé en quelques mois durant l'année 1937, amputé de sa première partie pour Mangeclous,

-publié séparément en 1938, le -manuscrit est abandonné à Paris quand l'écrivain se réfugie en Angleterre en juin 1940, mis à l'abri par sa secrétaire à la légation -suisse, rue de Grenelle, repris en 1967, refusé par le comité de lecture de Gallimard le 2 juin, repris pour être réduit « à des dimensions hu-maines » par son auteur en -----oc-tobre, il est finalement publié « en juin 68 dans l'indifférence géné-rale », rappelle Laurence Cossé.

Huit cent cinquante pages qualifiées de « chef-d'œuvre absolu » par Joseph Kessel et saluées d'un « Quel morceau ! Quel monstre ! » par François Nourissier. Mais il faut attendre « l'année suivante pour que les libraires ouvrent ce gros pavé et que ne commence un bouche-à-oreille enthousiaste qui n'a pas cessé depuis, pulvérisant les records de vente de la collection "Blanche" de Gallimard ».

Entre-temps, Belle du Seigneur, récompensé à l'automne 1968 par le grand prix de l'Académie française, est qualifié de « lanterne magique » par Maurice Genevoix qui en salue le « souffle épique » et le « foisonnement ».

L'Académie française ? Raison de plus pour faire fuir la jeune génération soixante-huitarde avide de nouvelles voix et de nouveaux combats plutôt que d'un texte « d'imprégnation biblique, du -Cantique des Cantiques et de l'Écclésiaste écrit sans esprit de système, ni théorie dans la tradition de Cervantès et Dostoïevski par un -romancier de l'instinct, admirateur de Proust », analyse Philippe Zard.

C'était un livre dont « on se chuchotait le titre à l'oreille tel une -sorte de talisman », renchérit Bruckner. « Je ne savais pas trop quoi en penser tant il était l'exact contraire de tout ce que l'on défendait depuis le début des années soixante-dix. Peu l'avaient lu jusqu'au bout, certains n'avaient fait que le feuilleter, impressionnés par son épaisseur. Les jeunes gens et les jeunes filles romantiques se disaient qu'ils y trouveraient la bible qui les conduirait vers le pays de la félicité, de l'absolu, de l'exigence amou-reuse. En réalité, Belle du Seigneur est un univers étouffant. Une condamnation absolue de la passion, tragique désaccordé ne pouvant conduire qu'au malheur des amants. C'est l'anti Amour fou de Breton, l'opposition entre Éros et Agapé.

L'idéal qui conduit les amants est tellement élevé que personne ne peut être à la hauteur de cet amour-là. C'est un livre chaste dans une époque de l'érotisation la plus crue. Peut-être faut-il y voir une des raisons de son succès. »

Né en 1895 à Corfou dans une famille juive poussée à l'exil en 1900, Albert Cohen fut le compagnon de classe et l'ami de Marcel Pagnol à Marseille avant de s'installer à Genève pour étudier le droit. Naturalisé suisse, fonctionnaire au Bureau international du travail (BIT) puis diplomate, il est conseiller de l'Agence juive pour la Palestine à Londres durant la guerre, à l'Organisation internationale pour les réfugiés (OIR) en 1947. Quand il décide de se consacrer exclusivement à l'écriture, il a cinquante-six ans.

C'est un romancier « à éclipses » qui publie peu et épisodiquement entre de longues périodes de si-lence. Un romancier qui écrit par amour pour les femmes de sa vie - Yvonne Imer pour Solal (1930), Marianne Goss pour Mangeclous (1937) et Belle du Seigneur -, auxquelles il dicte ses textes dans des états de transe amoureuse, les envolées poétiques des longs monologues directement inspirés de la modernité de Joyce et Valéry Larbaud. « Dans le monde désenchanté de la littérature d'avant-guerre, le lyrisme un peu incantatoire de Cohen avait toute sa place », confie Philippe Vilain qui avoue avoir « traîné la jambe » dans les années quatre-vingt-dix pour lire Belle du Seigneur, au programme de ses études de lettres à la Sorbonne, n'en avoir aimé d'emblée « ni la grandiloquence, ni l'emphase », avant de réviser son appréciation. « On a tendance à le juger selon les critères de la littérature contemporaine, qui tend à ne plus faire de l'écriture et du style le véritable enjeu. » Surtout, Vilain, qui, de L'Étreinte à La Fille à la voiture rouge en passant par La Femme infidèle, explore les errements de l'amour, ne pouvait être que « touché par le traitement d'un sujet aussi universel que celui de la passion jusqu'à l'ennui ». Au point de songer à faire de l'une des formules d'Albert Cohen, « le mari ne peut pas être poétique », l'épigraphe d'un de ses prochains romans comme si d'une seule phrase, son aîné avait réussi à nommer mieux que tout autre « la défaite de l'amour ».

Satire de « la galanterie, de l'exhibition et des organes car les amants ne se regardent jamais nus », ironisait Pascal Bruckner, Belle du Seigneur l'est également « de la petite bourgeoisie, de leurs napperons et rêves de grandeur », pointe Colombe Schneck. Prix -Pagnol 2018 pour Les Guerres de mon père, elle se souvient d'avoir dé-voré Belle du Seigneur d'une traite l'été de ses dix-huit ans et n'avoir vibré que pour la beauté téné-breuse de Solal, dont Albert Cohen

rêvait de le voir incarné à l'écran par Bernard-Henri Lévy avec -Catherine Deneuve dans le rôle d'Ariane.

Mais Belle du Seigneur est aussi, et peut-être avant tout, un « grand roman européen », conclut Philippe Zard. Le texte fondamental qui montre du doigt le fiasco de la SDN, « cette Europe qui a prétendu mettre la guerre hors la loi et s'est avérée impuissante à éviter le pire ». Il est surtout le dernier volet d'une saga juive. « Dans ma famille, Belle du Seigneur était une évidence, raconte Boris Razon. -Albert Cohen était un Juif oriental comme nous. Ma grand-mère vivait près de chez lui à Genève, elle est enterrée dans le même cimetière. Son roman raconte notre histoire, la rencontre vibrante et désespérée des Juifs de l'Europe ottomane avec la Suisse protestante, notre rapport complexe et joyeux au monde. » Car tout n'est pas sinistre dans Belle du Seigneur. Après avoir été ému à vingt ans en 1995 par l'histoire de Solal et d'Ariane, c'est surtout l'aspect comique et grinçant du personnage d'Adrien Deume (2), mari trompé et petit fonctionnaire, que l'auteur d'Écoute retient. « Le récit de sa veulerie, sa façon de classer les dossiers par le vide en les évacuant. Souvent, je suis tenté de faire comme lui. Je me raisonne en me disant, allons Boris ne fais pas ton Adrien Deume ! »

(1) Portrait de l'écrivain paru dans Le Monde, le 6 janvier 1980.(2) Le 21 octobre dernier, à 15 heures, Charles Dantzig a consacré un « Personnages en personne », son émission sur France Culture, à Adrien Deume.

La tétralogie enfin regroupée

EN ÉCRIVANT Solal (1930), Albert Cohen « n'avait vraisemblablement pas encore en tête l'idée d'un cycle, explique Philippe Zard, qui dirige le passionnant appareil critique qui accompagne la publication de Solal et les Solal. Mais, en ressuscitant son héros dans les dernières pages, il ouvrait la possibilité d'une suite. » Idem pour Mangeclous (1938), qui n'est qu'une petite partie du « roman total » envisagé par l'écrivain à l'époque. Des milliers et des milliers de pages dictées en un temps record entre 1935 et 1938 (...) à sa secrétaire Anne-Marie Boissonas, dont le carnet de notes découvert quatre ans après la publication de la « Pléiade » et publié dans ce « Quarto » est un témoignage exceptionnel.

En effet, il existe peu de documents ou de déclarations d'Albert Cohen à propos de la genèse de son travail. L'écrivain ayant préféré « emporter ses secrets dans sa tombe », se désole

Philippe Zard, et les souvenirs de Bella, sa dernière épouse, regroupés dans Autour d'Albert Cohen, sont somme toute approximatifs.

Ce que l'on sait, c'est que, dans les dernières lignes de Mangeclous, Solal « était caché derrière un rideau et qu'il aura fallu trente ans pour qu'il en sorte et fasse sa déclaration à Ariane. Le plus long suspense de l'histoire littéraire », s'amuse Zard.

Regrouper pour la première fois, la tétralogie Solal (1930), Mangeclous (1938), Belle du Seigneur (1968) et Les Valeureux (1969) permet donc de découvrir en totalité cet incroyable cycle romanesque, de suivre les aventures de Solal depuis sa majorité religieuse (13 ans en 1911) jusqu'à sa mort (1937). Mais aussi de se rendre compte du morcellement, des errements et du contexte politique et religieux de la rédaction de cette œuvre protéiforme jamais explicitée par son auteur. Une œuvre laissée en souffrance durant de longues années, notamment durant la période de l'occupation allemande, quand -Albert Cohen dut embarquer pour Londres en juin 1940 en abandonnant son manuscrit derrière lui, rue du Cherche-Midi.